

Robert Roux

Rouletintinbille

Briançon, le 13 mars 1938

Le monde est rempli d'odieus personnages qui se croient au-dessus des lois et qui basculent dans l'illégalité. Heureusement que je suis là pour m'opposer à eux ! Mais je me lasse des malfrats ternes et je brûle d'affronter un criminel dont l'intellect sera à la hauteur du mien. Je cherche un adversaire à ma taille, un malfaisant romanesque ! J'aime enquêter, investiguer, démasquer, disculper et j'aimerais trouver une affaire dont la complexité conviendrait enfin à mon talent.

Je suis né en 1915 à Lyon. Mon père était commissaire divisionnaire à la répression des fraudes à la Préfecture de Police de Lyon et ma mère nous élevait, ma sœur et moi. Dès mon plus jeune âge, j'écoutais émerveillé, mon père me narrer les aventures qu'il vivait dans le cadre de son travail. Comme j'étais encore un tout jeune enfant, ma mère le rabrouait afin qu'il se restreigne sur les détails sordides de ses histoires. Mais je n'étais nullement effrayé, plutôt ravi des performances de mon père pour mettre sous les verrous les criminels. Je rêvais déjà de marcher sur ses traces et de devenir moi aussi un grand enquêteur.

Durant toute mon adolescence, je m'enivrais de lectures de romans policiers. J'appréciais tout particulièrement les œuvres d'Agatha Christie dont je guettais avidement chaque ouvrage. Je me voyais un jour en Hercule Poirot démasquant les assassins, condamnant les tueurs persuadés d'échapper aux griffes de la justice grâce à de subtils stratagèmes. En revanche, mon père m'interdisait formellement de lire les œuvres de Maurice Leblanc qui élevait au statut de héros un malfrat, un cambrioleur nommé Arsène Lupin. Je comprenais en effet assez mal comment on pouvait s'intéresser et s'enthousiasmer pour un personnage bafouant les lois.

En 1932, après des études correctes mais pas extraordinaires, je décidais d'entrer à mon tour à l'Hôtel de police sur les traces de mon père. La réaction de ce dernier me surprit quelque peu. Il me prit entre quatre yeux et me demanda si j'avais réellement une bonne vision de la noble tâche de policier. Il me mit en garde : les récits qu'il me faisait alors que j'étais petit garçon était grandement enjolivés et le métier se révélait souvent ennuyeux et administratif. De plus, il fallait travailler de longues années avant de se voir confier la responsabilité d'une enquête digne d'intérêt. Mais il ne doucha pas mon enthousiasme : je voulais devenir enquêteur. Il se résolut donc à me faire intégrer la police. Mais la division criminelle, que j'appelais de mes vœux, ne pouvait être intégrée qu'après avoir fait ses preuves. Je commençais donc en tant que simple policier dont les rondes dans le quartier, les tapages nocturnes et les bagarres à la sortie des bars formaient le quotidien. Je passais trois longues années à ce poste, rongant mon frein, tachant de me faire remarquer de mes supérieurs par ma capacité d'observation lorsque nous tombions sur une affaire de cambriolage.

En 1935, on me donna enfin ma chance en me confiant une affaire digne d'une histoire romanesque. Une famille de riches bourgeois venait régulièrement hanter notre poste pour de petits vols à leur domicile. Nous acquîmes rapidement la certitude que le coupable faisait partie soit des domestiques soit de la famille. Comme ces personnes étaient à manœuvrer avec des pincettes, eu égard à leurs relations, mes supérieurs décidèrent de m'envoyer dans la maison en tant que « taupe ». Je me fis donc engager comme cuisinier à la demeure familiale. Moins d'une semaine plus tard, **Firmin Lefebvre**, le majordome était sous les verrous, surpris en flagrant délit et j'avais quitté les fourneaux. Et le tout sans dévoiler mon identité ! Cette mission, couronnée de succès, fut la première d'une longue série. J'opérais souvent sous couverture afin de démasquer les malfrats, infiltrant les bandes de braqueurs ou la domesticité d'une maison. Cela me valut rapidement le surnom de « la taupe » auprès de mes collègues. Je ne connaissais jamais l'échec mais je brûlais toujours de rejoindre la division criminelle. Chacune de mes demandes était rejetée sous le prétexte que j'étais trop jeune pour ce secteur psychologiquement très dur à assumer. Je persévérais donc pour faire mes preuves, persuadé que mon talent finirait par me servir.

En octobre 1937, je devais connaître mon premier demi-échec professionnel. Demi car même si le coupable que je poursuivais court toujours, je n'ignore rien de ses méfaits. Et il est totalement volontaire de ma part de l'avoir laissé en liberté. En effet, ce coupable, je l'aime de tout mon cœur et je le protégerai contre tout, y compris contre ses propres démons.

Un matin de septembre, nous avons reçu la visite d'une certaine Megane Dassault née Bonnet qui nous signalait que lors des soirées mondaines qu'elle organisait régulièrement, il n'était pas rare que ses invitées « égarent » leurs bijoux. Ces problèmes s'étant produits à plusieurs reprises, la bonne société commençait à jaser et les soirées de Madame Dassault étaient montrées du doigt. Il fallait donc agir très promptement mais très discrètement. J'infiltrais une de ces soirées en me faisant passer pour un journaliste mondain travaillant pour le « *Courrier de Lyon* ». J'y avais un complice qui écrivait ses articles en prenant mon nom comme pseudonyme de plume. J'avais déjà utilisé plusieurs fois cette couverture dans les soirées de la haute société lyonnaise. Elle permettait de justifier ma curiosité naturelle d'enquêteur. Je bénéficiais bien sûr pour cela de la complicité de Madame Dassault. Et c'est au cours de cette soirée que je devais rencontrer celle qui est sans nul doute la femme de ma vie, **Thérèse Andrieux**, la nièce de Madame Dassault. . .

Pour la première fois de ma courte vie, j'eus un véritable coup de foudre pour une jeune fille dès l'instant où je la vis. J'avais bien eu quelques aventures par le passé mais jamais la passion ne m'avait touché en plein cœur si rapidement. Sa tante nous présenta, nous bavardâmes un moment et je voyais pétiller dans ses yeux l'expression de sentiments comparables aux miens. Puis sa tante vint me rappeler à mon devoir et je dus continuer à fureter, quettant de l'œil des attitudes suspectes. Quelques minutes plus tard, je vis Thérèse s'éclipser. Je décidais de la suivre pour lui déclarer ma flamme. Mais quelle ne fût pas ma surprise de voir la frêle jeune fille aller fouiller dans la chambre de l'une des invitées pour y dérober une parure de diamants ! Je m'isolais alors dans le jardin afin de réfléchir à l'attitude à adopter. Alors que je me triturais les méninges, au détour d'un bosquet, je tombai sur Thérèse. Alors, sans un mot, elle se blottit dans mes bras et je l'embrassais avec tendresse. Ma décision était prise : je ne la condamnerai pas à la prison. Pour la première et la seule fois de ma vie, j'allais couvrir une criminelle. . .

Plus tard dans la soirée, je récupérais la parure dans la chambre de Thérèse pour la remettre à sa place d'origine. Mais je crois que ma dulcinée était si touchée par notre rencontre qu'elle ne se rappela même pas son vol et ne s'étonna pas de la disparition de la parure puisque des étoiles dansèrent dans ses

yeux toute la soirée. Lorsqu'à la fin de la réception, Madame Dassault m'interrogea sur mes découvertes, je lui cachais la vérité. Et comme, de toute évidence, aucun vol n'avait été commis, elle m'invita à revenir à sa prochaine soirée. C'est ainsi que je pris l'habitude de rencontrer Thérèse toutes les semaines chez sa tante au cours de ces réceptions. En public, nous cachions nos sentiments, eu égard au jeune âge de ma belle (dix-sept ans à peine) mais lorsque Thérèse s'éclipsait pour commettre ses crimes, je la rejoignais et l'embrassais fougueusement avant qu'elle ne passe à l'acte. Au bout de deux mois, les vols ayant cessés, le dossier concernant l'affaire fut bouclé sans qu'un nom de coupable y figure, à la plus grande surprise de ma hiérarchie.

À partir de janvier 1938, je rencontrais donc Thérèse directement à mon domicile où notre relation fut consommée pour la première fois. Je me rappellerai toujours ces merveilleux instants remplis de douceur et de tendresse. Elle me confia les yeux remplis de larmes de bonheur que j'étais le premier homme de sa vie. J'étais touché par cette révélation : elle était si douce et si pure. J'avais été trop souvent déçu par une amante qui me jurait un amour éternel alors que par ailleurs, elle fréquentait d'autres garçons. Avant Thérèse, je commençais à désespérer de trouver une relation sincère basée sur la confiance et le respect. Même si, de mon côté, je vivais toujours dans le mensonge vis-à-vis de ma dulcinée qui me croyait encore journaliste. Je n'arrivais pas à lui avouer ma fonction craignant qu'elle ne s'en offusque et me quitte. Elle cachait mon existence à sa famille et faussait compagnie au majordome, censé l'accompagner en ville pour faire des emplettes, pour venir me rejoindre. Mais les choses s'accéléraient bien plus vite que je ne l'imaginais : en février, ma belle vint m'annoncer une grande et terrible nouvelle. Notre si récente union avait donné naissance à une petite âme qui dormait dans son ventre. Je lui demandais si elle en était sûre et elle me répondit qu'un docteur lui avait confirmé la chose. Durant quelques minutes, j'éprouvais une peur atroce quant à notre destin. N'étions-nous pas trop jeune pour enfanter ? Comment réagirait la famille de Thérèse en apprenant la nouvelle alors qu'ils ignoraient jusqu'à notre relation ? Après tout, Thérèse était mineure et ses parents pouvaient me poursuivre pour détournement ! Je prenais un grand risque en assumant cet enfant ! Et, de mon côté, malgré tout mon amour pour elle, pouvais-je prendre le risque de partager le foyer d'une kleptomane ? Si la chose était découverte, il y avait là de quoi ruiner une carrière prometteuse ! Mais mes sentiments prirent le dessus, je m'agenouillais devant Thérèse et la demandais en mariage, proposition qu'elle accepta aussitôt. Restait à demander sa main au patriarche de la famille, **Auguste Andrieux**, le maire de Briançon dont la réaction était incertaine aux yeux de ma promise. . .

Une semaine plus tard, elle m'annonçait qu'elle retournerait chez ses parents le 13 mars pour une soirée mondaine organisée par son père. Ce dernier avait des révélations fracassantes à faire à ses invités et Thérèse avait alors demandé si ces nouvelles pourraient intéresser un journaliste du « *Courrier de Lyon* ». Son père ayant répondu par l'affirmative, nous partîrions tous les deux pour cette soirée où je serais présenté à la famille et où Thérèse annoncerait notre union et sa grossesse à ses parents. Mais elle tenait absolument à en parler ce jour-là d'abord à sa mère, **Brigitte**, qu'elle adorait plus que tout.

Elle me parlait souvent de son frère **Christian** avec qui elle avait un lien très fort et je supposais qu'elle lui avait déjà parlé de moi. Elle me le décrivait comme un être sentimentalement un peu perdu et en conflit permanent avec son père. Elle m'avait narré la désillusion de Christian lors des Jeux Olympiques de 1936 auxquels il n'avait pu participer. En effet, il travaillait comme moniteur à l'école de ski du Mont-Revard et le CIO interdisait aux professionnels de concourir. Christian vit donc son amie **Frida Kimler** partir seul pour l'Allemagne et revenir auréolé de gloire. Il semblait que sa déchéance date de cette époque.

Elle avait également un autre frère, **Pierre**, dont elle me parlait moins : il suivait des études d'avocat à Paris. Enfin, la famille comptait quasiment un membre de plus en la personne de **Philippe Pélissier**, l'adjoint au maire et le notaire familial. Auguste et lui étaient amis d'enfance et il était le parrain de Thérèse, le pauvre homme n'ayant ni femme ni enfant. Elle me révéla que l'homme avait un passé douloureux mais qu'elle n'en savait pas plus. En consultant les archives policières par curiosité, je fis deux découvertes troublantes sur cet homme. En 1914, son frère, **Jacques (dit Jacquot)** avait été arrêté pour braquage à main armée et condamné à 20 ans de prison pour avoir tué un policier au cours de sa cavale. Deux ans plus tard, au cœur de la Grande Guerre, Philippe désertait sa tranchée, à Belleville-sur-Meuse, durant quelques jours et bénéficiait d'une étrange clémence de la part du tribunal militaire. Je ne connaissais pas l'homme mais ces antécédents me firent douter de l'image du « bon tonton » que m'en donnait Thérèse.

Sur le plan professionnel, l'invitation à cette soirée était également une aubaine pour moi. En février 1938, mon service arrivait enfin à mettre la main sur un malfaiteur que nous poursuivions depuis de longues années, un certain Jean Gouvier. Ce dernier profitait de la crédulité des nantis pour leur soutirer de l'argent en se faisant passer tantôt pour un banquier, tantôt pour un artiste, un scientifique ou même un entraîneur sportif. Après sa capture, nous avons pu reconstituer son parcours. Sa plus longue arnaque avait duré près de 6 ans ! En 1922, il avait jeté son dévolu sur une jeune britannique lors d'un voyage à Londres. La jeune fille âgée alors de 17 ans patinait avec grâce sur un lac gelé. Ses vêtements de bonne facture la désignaient comme une riche héritière. Gouvier l'aborda alors en se présentant comme entraîneur de patinage artistique. Il sympathisa avec **Helen Grant**, rencontra sa famille et devint ainsi le coach particulier de la petite. Grassement payé, il la mena aux Jeux Olympiques de 1924 où elle échoua lamentablement. Il arriva à lui faire croire que son échec était dû à son jeune âge et continua à l'entraîner jusqu'en 1928 où elle se présenta sous le nom de **Helen Smith**, nom de son mari épousé en 1923 et mort peu de temps après. Gouvier l'abandonna quinze jours avant les Jeux, le portefeuille bien rempli, conscient que son imposture ne pourrait résister à un deuxième échec aussi ridicule. J'ai consulté les archives des Jeux de 1928 et ai constaté avec surprise que Mademoiselle Smith y avait décroché la médaille de bronze.

Mais j'en reviens au lien entre l'arrestation de Gouvier et la réception des Andrieux. Chez le malfaiteur, nous avons trouvé une lettre d'amour d'une de ses collègues qui prétendait prévoir un très joli coup lors d'une soirée mondaine à Briançon le 13 mars. Heureusement, je serai là pour veiller à la sécurité financière de l'ensemble des invités. Et si l'arnaqueuse a l'envergure de Gouvier, alors je tiens là enfin un adversaire à ma mesure !

Enfin, avant de partir pour les Alpes, j'ai consulté la presse locale de la région : il semblerait que, depuis l'été 1937, un mouvement d'hurluberlus qui se nomme lui-même « le Mouvement des Défenseurs des Cimes » s'amuse à terroriser les élus régionaux qui mènent une politique d'urbanisation poussée. Ils agissent par des plastiquages d'installations sportives comme des télésièges ou des refuges de haute montagne. Dieu merci, ils semblent ne s'en prendre volontairement qu'aux biens et non aux personnes puisque les explosions ne provoquent jamais aucun dommage humain. Leurs revendications sont vagues et traitent d'un retour à la vie traditionnelle. D'après ce que Thérèse m'a dit de son père, il pourrait être une cible de choix pour ces fous lors de la soirée. Je me dois d'ouvrir l'œil pour protéger ma future belle-famille !

Avant de partir pour Briançon, on m'a transmis le casier judiciaire d'une certaine Madame Natacha. Cette personne a ouvert récemment un cabinet de médium à Briançon et a eu, par le passé, maille à partir avec la justice suisse pour des affaires d'escroquerie. Elle pourrait être l'amante de Gouvier, elle en a en tout cas le profil. Je décide donc de lui rendre une petite visite avant de partir pour la réception. Ce matin, avant de partir de Lyon, j'ai dérobé à ma chère Thérèse son livre de chevet dans le but de le montrer à Natacha. Je lui dit que j'aimerais qu'elle me parle de la personne à qui appartient ce livre. Elle me répond que cette personne souffre d'un mal terrible qui est la cause de mon trouble. Tremblant, je lui confirme cette hypothèse et lui demande si il existe un remède à ce mal. Elle me répond que l'amour peut faire des miracles mais qu'il faudra du temps, beaucoup de temps. Tremblant, ému, j'en oublie de reprendre le livre au moment de partir. C'est trop bête, je voulais le remettre discrètement dans le sac de Thérèse, ce soir ! En tout cas, cette Natacha a vraiment un don et ne m'a pas semblé malhonnête.

Par ailleurs, je souffre de me présenter aux Andrieux en vivant dans le mensonge vis-à-vis de Thérèse. Je ne sais comment lui avouer ma véritable profession. Je viens de lui écrire une lettre mais je n'ai pas su trouver les bons mots alors ce brouillon a fini à la poubelle. Après tout, il est plus honnête de lui parler les yeux dans les yeux. Mais aurai-je le courage de le faire ce soir dans une ambiance si particulière ? Et Thérèse, de son côté, saura-t-elle réfréner ses pulsions kleptomanes ? Comme à chacune des soirées où je l'ai côtoyée, il faudra que je la surveille !

Il est l'heure de partir. Je rassemble mes affaires de journaliste, mais aussi de policier, ma carte, mon carnet, mon arme. Je suis très nerveux. Comment vais-je pouvoir assumer mes fonctions de policier et en même temps annoncer une nouvelle, aux côtés de ma moitié, à ma belle-famille. Je monte en voiture, angoissé, raide, nerveux. Il ne faut surtout pas dévoiler la vérité sur notre mariage et notre enfant trop tôt à Auguste Andrieux et son épouse ! Il faut d'abord que nous attendions que la soirée se mette en place et que les parents de Thérèse se détendent. Ils doivent déjà apprendre à me connaître. Plus tard, après plusieurs verres d'alcool, nous verrons. Quelle angoisse ! Allez, un policier n'a jamais peur de rien, pas même de sa future belle-famille. . .